

**suite de ETIENNE BLANCHARD**

et son jeune frère Claudius de la classe 1919, est sans doute parti le 15 avril 1918. Comme au moment de son décès, Etienne appartenait au 140 Régiment d'Infanterie, il a dû faire ses classes au siège de son unité, à Grenoble. Après 3 ou 4 mois, donc au printemps 1915, il a rejoint son unité en Artois. L'Historique du Régiment comme son J.M.O. énumère ses différentes combats.

**A FLEURY**

Lors de celui du 18 mars 1916, dans le secteur de Fleury à « Verdun », le 140 paye un lourd tribut en morts, disparus et blessés. Une fois mis au repos à l'arrière, les hommes espèrent sans doute ne plus connaître cet enfer. Or, en août 1916, ils vont remonter dans le secteur de Vaux-Damloup, mais cette fois pour tenter de reconquérir le terrain perdu. « Le colonel Destezet, raconte l'Historique, sachant qu'un nouvel et pénible effort va être demandé aux hommes de son régiment, essaye de les

remotiver : « Soldats du 140 ! Une fois de plus, la France fait appel à votre esprit de dévouement et de sacrifice; une fois de plus, vous allez revoir un secteur où vous avez souffert, mais aussi lutté héroïquement. Jusqu'ici, devant Verdun, vous n'avez jamais perdu un pouce de terrain; cette fois encore, tenez ferme jusqu'au jour de la victoire définitive, désormais certaine, sinon prochaine. »

Le 140 R.I. se voit attribué le secteur de Rétégnebois, dans la partie ouest de ce qui fut le bois de Vaux-Chapitre. « Le sol bouleversé ne porte plus trace de végétation. En vain chercherait-on le moindre brin de verdure. Des simulacres de boyaux subsistent encore. » L'attaque française est prévue pour le 18 août 1916. Elle est précédée de tirs d'artillerie, mais ceux-ci trop courts font plus de victimes dans les rangs français qu'ennemis, si l'on en croit le J.M.O. des 13 et 14 août.

**TUÉ SOUS LE FEU DE L'ARTILLERIE**

Le 18 août, l'attaque est déclenchée à 15h, mais les deux artilleries sont en action depuis 11h. « Un feu d'artillerie, note le

JMO, d'une violence extrême des deux côtés. » Les attaques françaises ne donneront pas les résultats escomptés et les pertes seront énormes. Le J.M.O. énumère pour la troupe les noms de 138 tués, de 131 disparus et 290 blessés. C'est ce jour-là qu'Etienne Blanchard décèdera « suite de blessures de guerre, à Vaux-Damloup », indiquera sa fiche de Mémoire des Hommes. « Mort au combat de Rétégnebois à Vaux-Damloup » écrira le Tribunal de Lyon, le 28 avril 1921, indiquant succinctement : « Déclare constant le décès d'Etienne Blanchard », ce qui signifie qu'au moment des faits, personne n'a pu témoigner avoir vu Blanchard « mort », ce qui empêchait alors une déclaration de décès officiel par un officier du 140 R.I. Blanchard a donc probablement été porté disparu. C'est d'ailleurs ainsi qu'il figure sur la première liste publiée à Saint-Symphorien en 1919. Son nom figure bien sur les trois monuments aux morts. Par contre, nous n'avons pas trouvé de sépulture au nom de sa famille au cimetière de Saint-Symphorien.

**suite de JEAN-MARIE GRAND**

Le lecture du JMO du 261 et de son Historique montre que ce régiment a été très souvent en première ligne. Ainsi, pour se limiter à l'année 1916, il fut fin juin appelé pour défendre un des derniers forts qui protégeaient la citadelle de Verdun, le fort de Thiaumont. Pendant six jours, il tint bon, mais au prix de plusieurs centaines de victimes.

**A LA COTE 304**

En décembre 1916, alors les français ont presque tout reconquis des territoires perdus lors de la Bataille de Verdun, le 261 est envoyé un peu à l'ouest du secteur, à Esnes-en-Argonne, un village au sud du célèbre Bois du Mort-Homme, pour prendre la colline de la côte 304 qui domine le village au nord. Un point stratégique d'où l'ennemi peut observer

et bombarder la vallée de la Meuse et même la ville de Verdun.

« Le secteur est mauvais, c'est le désert de la boue et du froid, raconte l'Historique. D'innombrables cadavres du 4<sup>e</sup> Zouaves sont enterrés à fleur de sol. On ne peut donner un coup de pioche sans piquer dans un thorax ou ramener un membre humain à demi consumé. Les hommes souffrent de la gelure des pieds, ils se pelotonnent dans des niches de boue, ils ne se plaignent pas, ils sont admirables inconsciemment. Le 6 décembre, il gèle à pierre fendre. Les Boches que nous dominons, font un rude effort pour avoir vue sur la plaine qui les inquiète ; ils arrachent le saillant de Kieffer à un autre régiment ».

**TUÉ LORS DE L'ATTAQUE**

Le lendemain 7 décembre, le 261 reçoit l'ordre de contre attaquer. Après trois

heures de préparation d'artillerie, il s'élance à 16h pour remonter les pentes pénibles du 304 et reprendre une partie du saillant de Kieffer. C'est lors de cette attaque que Jean Marie Grand sera tué avec deux camarades de sa compagnie. Le régiment comptabilisera finalement ce jour-là 37 tués et 74 blessés dont 13 de la 13<sup>ème</sup> compagnie de Grand. Son corps repose à la Nécropole nationale d'Esnes-sur-Argonne. Sur le site Genweb, on retrouve les noms de tous ces tués du 261, dont celui de Jean Marie Grand, avec les mentions de sa date de naissance et de son pays.

Sur les monuments aux morts de Saint-Symphorien, Jean Marie Grand figure en avant-dernière place des victimes de 1916, juste avant Nicolas Angelvin qui sera le dernier mort de l'année, le 14 décembre 1916, lui aussi « à Verdun ».

**LES DERNIERS DE 1916**

**I**l nous reste encore à présenter six pelauds M.P.F. en 1916 sur les 19 qui l'ont été. En septembre, -rappelons qu'il n'y a pas de numéro en août- Jean Marie Thizy, blessé à Verdun et mort quelques jours plus tard, le 12 juin, à l'ambulance de Landrecourt, fera à lui seul l'objet du numéro 98, car nous disposons de beaucoup d'informations sur lui, grâce à son petit-neveu, Bernard Bruyère, qui nous a fourni des documents importants, permettant de reconstituer sa campagne de guerre. Notamment, des courriers avec son jeune frère réformé qui travaillait à la ferme des Carret, de la propriété des Anier à Clérimbert. Ce numéro clôturera la liste des sept pelauds morts à Verdun.

**LA SOMME** fut aussi l'autre grande bataille de 1916. Sept pelauds également y laissèrent leur peau. Nous avons déjà présenté Joseph Esparcieux (N° 3), François Dubanchet (N° 71) et Jean-Pierre Goujon (N° 85 et 86). Il reste Jean Grange, Tony Goy et les deux frères Phily, Antoine et Jean-Marie. Il faudra aussi penser à l'adjudant Frédéric Solle, -le fils du notaire- qui décèdera en captivité. Voilà de quoi remplir les derniers numéros de 2013 et les premiers de 2014, en les complétant avec les nouvelles du pays. Nous pourrons alors poursuivre avec les morts de 1917 qui sont au nombre de 15. Cinq ont déjà fait l'objet d'articles.

**LE COQ PELAUD ne paraît pas en août. Nous vous donnons rendez-vous en septembre.**